

## La grâce trop facile ?

Thierry et Monique Juvet

Février 2017

Jésus dit cette parole étonnante à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis ». Quand les disciples ont répondu à l'appel de Jésus, ils n'ont pas été contraints de le suivre, ils avaient le choix de dire oui ou non : en ce sens on pourrait en conclure que ce sont eux qui l'ont choisi. Pourquoi alors, Jésus insiste sur le fait que Lui les a choisis ? Ce que Jésus a voulu dire, c'est que la relation qu'Il a avec eux ne dépend pas de leur attitude, mais uniquement de Son choix à Lui. Chacun peut à tout moment s'éloigner de Lui, voire le trahir, mais Lui les a choisis et rien ne viendra remettre en question ce choix. Chacun est en sécurité dans la relation avec Lui.

Sécuriser les relations, mettre la relation en premier dans l'échelle d'importance, pourrait bien être une clef pour la thématique qui nous occupe durant ce congrès dont le titre est : « Chute, repentance, relèvement : réhabiliter celui qui dérape dans le ministère »

Même si nous ne choisissons pas toujours ceux qui nous entourent, le commandement d'amour s'applique à chacun, même ceux qui nous posent problème. Ne nous est-il pas demandé d'aimer jusqu'à nos ennemis ?

Donc la question peut se poser ainsi : comment aimer notre collègue qui « déraile » au point de grandement nous préoccuper ? Si nous mettons la relation en premier, avant nos valeurs, nos opinions ou toute autre chose, cela aura-t-il un impact sur nos procédures ?

« Je veux prendre soin de la relation avec toi avant tout. » Mon but n'est pas l'application de règles, il n'est pas d'imposer une idée ou ce que je crois être la vérité avant tout.

Mon intervention aujourd'hui pourra certainement sembler un peu provoquante.

Voici pour commencer un petit exercice : Pouvez-vous relier ces neuf points par quatre droites sans lever le crayon de la feuille<sup>1</sup> ?



---

<sup>1</sup> Solution en fin d'article.

Dans la question qui nous préoccupe, nous devons tenir ensemble :

- Vie privée et vie publique
- Salariés et bénévoles
- Repentance et résistance à la repentance
- Discipline et grâce

Ce qui montre bien que nous essayons tous de faire au mieux dans un terrain miné. Cette intervention ne prétend pas donner une solution, mais elle ajoute à nos questions. Nous prenons le risque de sortir du cadre en posant des hypothèses un peu différentes de celle que nous posons habituellement.

Posons premièrement la question bien connue de la paille et de la poutre, cette poutre qui dans mon œil pèse lourd, alors que je veux m'occuper de la paille de mon prochain.

Et la question qui en découle consiste à se demander à partir de quand sommes-nous en faute ? Si chaque fois que je fais un excès de vitesse, je suis « en faute », alors je devrais avoir quitté le ministère depuis longtemps. Où est la limite ? Est-ce l'adultère, la limite ?

Comment honorer le frère fautif, et pas seulement l'honorer quand il va bien et que son ministère est florissant ?

Comment faire pour oublier l'idée même de contrôler la situation ? Situation souvent très complexe qui implique toutes sortes de personnes à commencer par ses proches, mais aussi l'église, les victimes s'il y en a, les collègues, la Fédération et ses organes.

Comment contrôler l'incontrôlable ? N'aurions-nous pas avantage à risquer de lâcher le contrôle ? Pour cela, nous devons peut-être nous décentrer quelque peu et sortir du cadre habituel pour mieux pouvoir relier nos points difficiles à relier.

Nous avons tous une histoire personnelle avec la faute. Pris en faute au moins une fois dans notre vie, nous avons une histoire avec la conséquence de la faute. Nos familles ont des cultures en lien avec la faute.

De nos histoires découlent un certain nombre de certitudes, de principes et de modes de vie. Peut-être des craintes envers la faute. La faute, que ce soit la nôtre ou celle des autres, par exemple celles de nos enfants, génèrent des craintes. Nous avons tous un rapport à la loi et l'autorité. Cela dépend de nos familles, mais aussi de nos cultures nationales.

Imaginons un instant que, mal parké, nous trouvions sur notre pare-brise une amende. Nous nous rendons alors au poste de police et devant le policier qui nous répond, nous nous repentons avec des larmes sincères qui attestent de notre profonde repentance. Il y a de fortes chances que cela ne nous débarrasse pas de l'amende en question. Quelques temps plus tard, nous voilà qui péchons ! Fort de notre expérience au poste de police, nous allons trouver Dieu et nous lui demandons combien coûte cette amende pour « réparer » la faute. Cela ne marchera pas non plus. Ces deux situations illustrent deux réalités, deux règnes, celui de la loi et celui de la grâce !

Prenons l'option que ces règnes sont différents, mais ajoutons à cet énoncé qu'ils ne peuvent se mélanger, car incompatibles, comme le sont l'huile et l'eau. La question se pose alors : lequel choisissons-nous ? Bien souvent nous essayons de tenir les deux ensemble. Nous aimons la grâce, nous prêchons la grâce, nous sommes reconnaissants pour la grâce, mais en même temps nous n'arrivons pas à lâcher la loi. C'est-à-dire que nous ne lâchons pas l'idée qu'il faut quand même payer pour sa faute. Essayons pendant un instant de sortir du cadre.

Si un ministre est trouvé en faute, par exemple s'il s'avère qu'il est adultère, que disent chacun des deux règnes : grâce et loi ? Et lequel choisissons-nous ?

Si nous choisissons la loi, c'est-à-dire l'application avant tout de principes, de règles, c'est comme si nous cherchions un Royaume sans Roi. Nous pouvons alors nous passer du dialogue avec Sa personne : il s'agit juste de suivre un protocole ou d'appliquer des règles. Ce qui nous ramène à la question de la croix. Si nous croyons que Jésus est mort sur la croix pour porter sur Lui la punition du péché et que donc nous sommes réconciliés avec Dieu le Père, alors comment pouvons-nous encore appliquer une sanction ou punition à quelqu'un qui faute ?

Souvent nous appliquons des sanctions parce qu'elles nous paraissent justes, ce qui signifie que nous appliquons une forme de justice. Mais si Jésus est notre justification dans le sacrifice de la croix, que reste-t-il comme péché pour lequel je dois appliquer une justice ?

Cette question de la justice et de la punition est ancrée profondément dans notre histoire judéo-chrétienne. Un des textes fondamentaux de la révélation de qui est Dieu se trouve en Exode 33 et 34. Moïse avait demandé à Dieu de lui faire voir Sa gloire et Dieu lui a répondu qu'il lui ferait voir toute Sa bonté.

*Exode 34, 6 – 7 Et l'Eternel passa devant lui, et s'écria : L'Eternel, l'Eternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération !*

« Heureusement » (je le dis avec une pointe d'ironie), qu'il y a une allusion à la punition pour les iniquités, et même une punition sur les enfants et les enfants des enfants ! N'est-ce pas ce qui se passe quand nous retirons son ministère à quelqu'un qui a fauté : il y a des conséquences sur ses enfants !

Mais la réalité, c'est que le texte hébreu ne correspond pas à la plupart de nos traductions françaises. La racine du mot traduit par punir signifie en fait « visiter ». Dieu visite nos iniquités. La visite de Dieu n'est évidemment pas une simple visite de politesse, mais nous comprenons, au travers de la révélation biblique, que Sa visite est toujours rédemptrice et réparatrice, et non réductrice.

C'est une visite qui réhabilite et qui restaure.

Si nous continuons à imaginer que les deux règnes sont incompatibles, beaucoup de nos certitudes s'écroulent. En tant que leader, comment vais-je tenir et motiver mes troupes ; en tant que père, comment vais-je tenir mes enfants, s'il n'y a plus que la grâce ?

L'idée de sanction concerne la protection et l'éducation.

Quand je veux éduquer (et protéger), est-ce que je préfère promouvoir une éducation qui fait agir sous la pression et la motivation d'une contrainte extérieures ou est-ce que je veux promouvoir une éducation qui fait agir à partir de leur intérieur vers l'extérieur ? En d'autres termes, voulons-nous que par éducation ils aient peur de faire des fautes et de la sanction qui en découle ? Ou que la notion de sanctification soit ancrée de l'intérieur.

Sur la route par exemple, chaque fois que je vois un véhicule de police ou un feu bleu, mon attitude change immédiatement, car il y a en moi une crainte de l'action extérieur sur mon intérieur. Mon respect du code de la route ne vient donc pas uniquement de mon intérieur vers mon extérieur.

Si, pour prendre un autre exemple, quelqu'un faisant partie du groupe des présidents de culte d'une église s'avère vivre en concubinage, que faut-il faire ? Quel est le problème ?

- Est-ce que le fait de ce concubinage diminue la qualité présidentielle de cette personne ? Le culte est-il moins bien conduit maintenant que vous savez cet état de fait. Dieu a-t-il retiré Son onction de présidence à cette personne ?
- Y a-t-il un problème de modélisation, en particulier vis-à-vis des jeunes ?
- Craignons-nous la réaction de quelques membres un peu religieux et qui par ailleurs sont généreux au niveau des offrandes ?

La première hypothèse est facile à écarter, car le culte n'est pas moins bien dirigé depuis que nous savons.

Les deux suivantes sont plus subtiles au niveau des craintes.

Que faire avec ces craintes ? Voulons-nous obéir et réagir aux craintes ou chercher une stratégie hors craintes ? Il n'est pas certainement pas bon d'être motivé et d'obéir à la crainte !

La peur fonctionnelle est tout à fait utile. Mais la crainte qui nous prive de la liberté d'agir est une véritable puissance spirituelle. Elle est une arme favorite du diable. Quand nous obéissons à la crainte en tant que puissance spirituelle, plutôt qu'à l'amour inspiré par Dieu, ne sommes-nous pas proches de la sorcellerie ?

Comment être libre de ces craintes, qu'elle soit celle d'une mauvaise modélisation ou de la réaction des personnes religieuses qui risquent d'exprimer publiquement leur réprobation, afin de pouvoir réagir de façon saine pour faire grandir chacun.

Psaume 32, 1-3

*Heureux celui à qui la transgression est remise,*

*A qui le péché est pardonné !*

*Heureux l'homme à qui l'Eternel n'impute pas l'iniquité,*

*Et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude !*

***Tant que je me suis tu, mes os se consumaient,  
Je gémissais toute la journée***

Il est nécessaire de favoriser un climat de sécurité qui permet l'expression, le partage de nos fautes ! Afin que « nos os ne se consomment pas » ; que de déposer son péché ne soit pas une terrible épreuve aux graves conséquences. Que nous puissions nous libérer par la confession, sans risquer de voir toute nos vies s'écrouler pour des questions de règles.

Psaume 32, 5

*Je t'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché mon iniquité ;  
J'ai dit : J'avouerai mes transgressions à l'Éternel !  
Et tu as effacé la peine de mon péché.*

Il s'agirait de favoriser le premier pas pour pouvoir dire « j'ai un problème » sans que tout notre système social ou même celui de l'église ne pointe la faute.

Psaume 32, 9

*Ne soyez pas comme un cheval ou un mulet sans intelligence ;  
On les bride avec un frein et un mors, dont on les pare,  
Afin qu'ils ne s'approchent point de toi.*

Notre système hybride entre loi et grâce met « un frein et un mors » qui finalement empêche les gens de s'approcher pour parler et se libérer de leur faute, afin de grandir, et cela surtout s'ils sont dans le ministère.

L'amour parfait bannit la crainte. Qu'il est difficile de savoir ce qu'est l'amour parfait, mais combien je le désire cet amour-là, afin d'être libre de la crainte !

Dans l'histoire des deux fils ou peut-être du père prodigue, le fils cadet s'est repenti certes, prêt à vivre les conséquences de ses actes, et il a bien fait. Mais la question est la suivante : la grâce du Père est-elle venue parce que son fils s'est repenti ou la grâce du Père s'est-elle manifestée parce que le fils cadet s'est approché de lui en revenant à la maison ?

Il est revenu à la maison, c'est donc certainement une question de relation avant une question de repentir.

Regardons aussi la pédagogie de Jésus devant l'erreur.

Dans l'évangile de Luc, Jésus commence par envoyer les douze en mission et ils vivent une aventure merveilleuse, témoins d'interventions de Dieu extraordinaires.

Tout de suite après, trois d'entre eux assistent à la transfiguration et l'évangile nous rapporte cette magnifique confession de Pierre : « Tu es le Christ le fils du Dieu vivant ».

Immédiatement après, les disciples sont en échec ; ils n'arrivent plus à chasser un démon, par manque de jeûne et de prière semble-t-il.

Juste plus loin, une dispute éclate pour savoir qui d'entre eux est le plus grand.

Ensuite, les voilà manifestant une crise d'exclusivité envers un groupe qui exerce un ministère au nom de Jésus, mais que ne font pas partie de leur groupe.

Et pour couronner le tout, deux d'entre eux veulent déclencher une espèce de mini guerre nucléaire sur une ville de Samarie qui n'a pas voulu les recevoir.

Il serait peut-être bon de « serrer la vis » et de leur faire reprendre le « b.a.ba » de l'évangile ! Mais non, juste après ces événements, Jésus les renvoie en mission, et même il en envoie septante.

Jésus dispense la grâce sans restriction. Un des textes qui nous le montre se trouve dans l'évangile de Jean. C'est l'épisode de la femme prise en flagrant délit d'adultère qu'une équipe de pharisiens amène à Jésus pour le piéger.

Jésus prend merveilleusement soin de cette femme couverte de honte et ne la condamne pas pour ce qu'elle a fait.

Mais c'est son attitude envers les pharisiens qui est la plus intéressante pour démontrer la grâce envers les fautifs.

Notre réflexe serait de leur faire la leçon : ce qui se produit souvent avec la honte, c'est qu'elle est ôtée d'une personne pour la rejeter sur une autre, en l'occurrence de la prendre de la femme pour la leur jeter à la figure : « n'avez-vous pas honte ... ? » Peut-être même les rayerions-nous du rôle des pharisiens ou au moins leur demanderions-nous d'interrompre l'exercice de leur ministère pour un temps.

Mais Jésus ne fait pas cela. Il leur propose de jeter la première pierre. Quel risque pour éviter à cette femme une mort atroce ! Il fait confiance à leur légalisme même, qu'il est venu combattre par ailleurs.

Ecrivant ou dessinant sur le sol, nous ne savons, Jésus les quitte même du regard pour leur laisser un maximum de liberté et donc de responsabilité dans leur choix.

Paul comprendra bien ceci quand il écrira aux Romains que c'est la bonté de Dieu qui mène à la repentance.

Concrètement<sup>2</sup>, quand un frère a péché, pour éviter de l'accuser et de brandir le « tu » qui tue, il serait bon de commencer à se demander en quoi sa faute est un problème pour moi ? Puis de rechercher de quoi j'ai peur. Qu'est-ce qui est touché chez moi ? Y aura-t-il des conséquences pour moi que je crains ?

Il est primordial que nous commencions par nous libérer de ces craintes, afin de ne pas agir motivé par une peur en tant que puissance spirituelle.

Ayant discerné en quoi sa faute est un problème pour moi et libre de mes craintes, je peux m'approcher de mon frère en lui disant : « j'ai un problème ».

Mon problème est certes lié à sa faute, mais je lui parle en premier de mon problème, puis je lui demande ce qu'il en pense.

Je lui donne un espace de réflexion, afin qu'il puisse prendre lui-même conscience de sa difficulté ou de son erreur et qu'ensemble nous trouvions un chemin pour un changement constructif qui permette à chacun de grandir dans la situation.

Ce type d'entretien ne nous est pas naturel et il doit s'entraîner. Il permet la croissance de l'autre aussi bien que de soi-même.

---

<sup>2</sup> Ce qui suit est largement inspiré de l'entretien de confrontation tel que nous l'enseignons dans nos formations au leadership selon la Culture de l'Honneur.

Pour conclure, il faut redire que nous n'avons pas la prétention de résoudre la question de la réhabilitation du frère qui a péché par « La nouvelle méthode révolutionnaire ».  
Nous proposons simplement une piste un peu hors cadre pour alimenter notre réflexion relative à la question posée en titre.

Il y aura toujours des personnes pour refuser ce type d'approche et qui ne se laisseront jamais remettre en question, évidemment.

Quant à nous, nous souhaiterions qu'à l'exemple de Jésus, nous puissions nous approcher davantage les uns des autres, sans crainte du « qu'en dira-t-on ». Et que prenant soin de la relation avant tout, dans la liberté de la grâce, nous puissions avoir quelques outils de plus pour grandir ensemble.

Thierry et Monique Juvet

Pour faire cet exercice, il est nécessaire de poser un dixième point et de tirer nos droites jusqu'au dixième point. Cela signifie « sortir du cadre » pour augmenter le champ des solutions. C'est ce que propose cette réflexion.

